

Postface

La qualité de la langue contribue elle aussi, il est temps de s'en apercevoir, à la qualité de la vie¹.

Jacques CHIRAC

1. ARCI, *En français... dans le texte*, jubilé de l'Association romande des correcteurs d'imprimerie, 1944-1994, p. 130.

À l'origine, je n'avais pas prévu d'écrire ce rapport en deux temps. Je ne pensais pas davantage lui donner cette forme et de tels développements. L'idée m'en est venue à mesure que progressaient mes investigations. Quoiqu'il en soit, cette formule m'aura permis d'approfondir le sujet grâce aux documents et témoignages que j'ai reçus.

Dans les pages qui suivent, j'aborde plusieurs thèmes, sans trop chercher à les relier entre eux. Tout d'abord, je rends compte des comportements et réactions, je réponds aux questions... , un peu à la manière d'une lettre ouverte, d'une libre réponse. La deuxième partie est plus technique : j'analyse brièvement les manuels de Bernadette Donay, je reviens sur certains points, etc.

ACCUEIL DU RAPPORT

« Qui êtes-vous ? » — « D'où sortez-vous ? » — « Quel est votre parcours ? » — J'ai même eu droit à : « Quel âge avez-vous ? Je me suis dit : "Ou c'est quelqu'un de mon âge, ou c'est un petit génie de 20-25 ans !" » — « Votre avis est très précieux, vous savez. Ce qui est intéressant avec vous, c'est que vous êtes à la fois à l'intérieur et à l'extérieur². On a besoin de gens comme vous, qui ont un regard neuf sur notre profession. Vos critiques sont très intéressantes... »

Ce fut la première réaction. Mon interlocuteur m'a entretenu au téléphone pendant plus de deux heures. Cet entretien téléphonique sera suivi de deux autres. Le ton deviendra progressivement agressif, ses propos insultants : « Vous n'êtes pas très pédagogue. Et vous êtes psychologue ! » — « Qu'en dit votre femme ? », etc.

D'autres lursiens me tiendront sensiblement le même langage. Chez certains, l'agressivité sera immédiate : on ne touche pas aux « maîtres », aux membres du clan. La dernière personne que j'ai eue au téléphone m'a d'ailleurs dit ceci : « Je ne répondrai pas à votre rapport. Plutôt que de vous attaquer aux copains, vous feriez mieux de vous en prendre aux administrations... Vous comprenez, ils font ce qu'ils peuvent ; ceux qui s'occupent de *Lure info* sont des bénévoles, etc. »

Voilà, en bref, pour les lursiens de base. Voyons maintenant ce qu'en pensent les « maîtres ». Je précise qu'un seul d'entre eux a eu la courtoisie de me téléphoner³. Écoutons-le : « Je suis d'accord avec

2. Là je suis très flatté. Quel pouvoir ! Quand je pense que des êtres passent toute une vie à acquérir de telles facultés. Comme le disent les sages de l'Inde : « Il est difficile de passer dans la rue et, dans le même temps, de se voir passer par la fenêtre. Pourtant, il existe une solution. Même chose dans le zen : « Là où il y a une impasse, il y a une issue. » Deux lursiens m'ont tenu le même discours. Qui a influencé l'autre ? Cela dit, une chose m'étonne : comment peuvent-ils se comporter comme ils le font envers quelqu'un d'aussi remarquable ?

3. En dehors de cette personne, des auteurs et éditeurs à qui ce rapport a été adressé, seule l'Afnor a répondu (voir ci-après, p. 72). Bien entendu, je ne parle pas ici de celles et ceux qui manifestent de l'intérêt pour mon travail.

ce que vous écrivez, mais je suis très ennuyé... Je ne peux pas vous l'écrire. Comprenez-moi, ce sont des amis de trente ou quarante ans... ».

1. Par contre, les allusions ne manqueront pas.
2. Sans réaction de leur part, j'ai pris l'initiative de leur téléphoner.
3. Cette remarque m'a beaucoup amusé. Qui plus est, elle ne manque pas de pertinence. Si j'avais la prétention de cette personne, je lui répondrais, qu'effectivement, je n'ai pas fait tout ce travail pour jouer les seconds rôles.
4. Dans la mesure du possible, je ne donne jamais le nom de ceux avec qui je converse. Libre à eux de répéter publiquement ce qu'ils me disent en privé.
5. Le lecteur notera toutefois le ton prudent... utilisé par l'auteur.
6. Si j'ai adressé ce rapport aux personnes que j'ai mises en cause, ce n'est pas tant pour me faire comprendre d'elles que pour leur témoigner, d'une part mon désaccord et mon indignation, d'autre part les prévenir qu'à mon modeste niveau je mettrai tout en œuvre pour mettre fin à cette pollution. Elles ne l'ont pas compris. Dommage!
7. Sur un autre plan, on retrouve un procédé semblable dans certains arts martiaux, comme l'aïkido par exemple : on n'utilise pas sa propre force mais celle de l'adversaire.

Quant aux autres, aucun ne s'attaquera directement à ce que j'ai écrit¹, non parce qu'ils n'ont rien à dire – bien des points de mon rapport mériteraient d'être discutés, ce que j'attendais et attends toujours – mais alors pourquoi? Ce n'est pas à moi de répondre à cette question. Ce qui est sûr, c'est que ce rapport les dérange, d'où leurs propos téléphoniques² : « Au lieu de critiquer, mais faites donc! » — « Monsieur, quand on a votre compétence, on ne passe pas son temps à critiquer les autres, on fait soi-même. La vie est trop courte, le temps trop précieux; ni vous ni moi n'avons de temps à perdre! » — « Quelle vanité! Mais faites donc au lieu de critiquer. Où voulez-vous en venir à la fin? Si je comprends bien, ce que vous attendez de nous c'est, poussez-vous que je m'y mette³! Si c'est le cas, vous n'aviez pas besoin de vous donner tout ce mal. Vous êtes vaniteux, tout votre travail n'est que vanité. Même ce que nous faisons à Lurs n'est que vanité, tout cela ne sert à rien... » — « Même si ce que vous dites est vrai, ce n'est pas une raison pour critiquer les autres. », etc.

Dans cette population, je passe sur tous ceux qui, après avoir apprécié mon travail, prennent chaque jour un peu plus de distance. Carrière, carrière!...

Un confrère⁴, connaissant bien tout ce beau monde, me dit récemment : « Ce qu'il y a d'incroyable avec eux, c'est que s'ils passent leur temps à se critiquer, ils ne le feront jamais par écrit. Que n'ai-je entendu sur François Richaudeau, par exemple. Et pourtant, personne n'a rien dit lorsqu'il a publié ses ouvrages. »

Et puis, il y a ceux qui soutiennent mon action, parfois – il est vrai – de très loin. Comme certains me le disent : « Tu ne vas pas te faire que des amis! », alors on attend de voir... — « C'est bien d'avoir écrit ce rapport. Ces gens-là ont besoin d'être remis à leur place de temps en temps. Vous dites bien haut ce que d'autres pensent tout bas et aimeraient pouvoir dire. » — « Votre rapport m'intéresse beaucoup parce qu'il n'y a pas que des critiques. Vous nous rappelez des choses qui, il faut bien le reconnaître, se perdent un peu plus chaque jour. » — « Je suis impressionné par l'ampleur et la qualité de votre travail et vous en félicite. » — « J'admire la précision et la méticulosité de vos recherches. » — « Tes documents sont passionnants et très rigoureux. » — Certains ne manquent pas d'humour (heureusement) : « J'ai bien peur qu'on ne vous encourage à émigrer plus tôt que vous ne le pensez. »

Partisans et non-partisans se rejoignent parfois sur un point : le ton que j'ai donné à ce rapport. Je ne citerai qu'un seul exemple, car il résume parfaitement les opinions exprimées : « Tes documents sont passionnants et très rigoureux. Mais... je suis un peu gêné par leur finalité et/ou par le ton que tu y mets. Même si on a raison, il ne faut parfois pas enfoncer le clou trop loin. J'ai peur que ton agressivité, ou ta rigueur⁵, ne soit pas bien perçue, irritée, etc. ¶ Tu œuvres, très bien, en franc-tireur. Moi aussi. Ce n'est probablement pas la façon de se faire comprendre⁶. »

Comme je l'ai écrit dans l'*Avertissement*, j'ai utilisé la technique du *miroir*⁷ pour rédiger ce rapport. Et je dois avouer que, sur ce plan,

1. La démocratisation n'a jamais été une cause mais une conséquence, et ce dans quelque domaine que ce soit. Développer le sujet dépasse le cadre de ce rapport mais je donnerai quelques points de repère. Si, pour le plus grand nombre, la démocratie (basée sur le capital dans les pays industrialisés) est la panacée universelle en matière de gouvernement, pour d'autres, elle représente, avec le communisme, l'avant et le revers de la même médaille, et conduisent à la même aliénation de l'homme, à ceci près que c'est plus difficile à discerner dans un régime démocratique. Winston Churchill le savait : « La démocratie n'est pas le régime politique idéal, mais on n'a pas trouvé mieux. » Propos que l'on peut tolérer dans la bouche de l'homme de la rue, mais certainement pas dans celle d'un chef d'État. Quel aveu d'impuissance ! Ce qu'expriment également deux prélats de l'Église orthodoxe : « Aucun des régimes politiques humains – *monarchie*, où c'est un seul qui décide; *oligarchie*, où quelques-uns décident; *démocratie*, où la majorité décide – ne convient à l'Église, où l'unanimité des fidèles unis au Christ décide. Or cette mentalité collégiale qui était celle des Apôtres, cette unité du cœur apostolique, disparaît dans l'Église catholique, remplacée par une monarchie, celle du pape, qui peut décider seul (*motu proprio*) ou comme tête du corps épiscopal, mais qui reste toujours l'instance suprême et, en définitive, au-dessus de la communauté des fidèles (Évêque PHOTIOS, archimandrite PHILARÈTE, *Le nouveau catéchisme contre la foi des Pères (une réponse orthodoxe)*, coll. « La lumière du Thabor », éd. L'Âge d'homme, Lausanne, 1993, p. 41). » Ce qui conduit inévitablement à des propos comme celui-ci : « Mieux vaut se tromper avec le pape qu'avoir raison contre lui. » On ne saurait mieux nier la personne. Raison pour laquelle il ne saurait y avoir de *démocratie chrétienne* : il n'y a pas d'exclus... dans le corps du Christ. Comment passe-t-on de l'idéal chrétien à la dictature ? Par le « poliçage », chaque fois que le dogme l'emporte sur la vie. Car ne nous y trompons pas, la démocratie, grande pourvoyeuse de polices en tous genres, engendre les régimes totalitaires, type « Front national ». De tels régimes reproduisent inévitablement le même schéma (voir le tableau ci-contre établi par Jacques de la Rocheterie, *Cours de psychologie jungienne*). Certains ne ►

c'est une totale réussite. Deux de mes correcteurs ne supportent pas le procédé, cela les irrite au plus haut point. Ce qui, concernant l'un d'eux, a étonné un autre de mes correcteurs : « Sa réaction est vraiment curieuse car, lorsqu'il était en activité, il se comportait de la même façon, tenait le même discours... » Le mauvais psychologue que je suis a alors expliqué à cet ami que ce type de réactions était tout à fait naturel. Que tous ceux qui me reprochaient le ton de mon rapport avaient précisément le même comportement, tenaient les mêmes propos. Prenons un fumeur, par exemple, il ne supportera pas que quelqu'un fume à côté de lui s'il ne fume pas lui-même. Mais laissons cela. Je pense que c'est un terrain sur lequel mes « adversaires » ne devraient pas insister. Il me semble avoir donné suffisamment d'exemples de propos inacceptables (voir également le paragraphe : *Jugements, propos injurieux...*, page 72).

Je n'ai pas écrit ce rapport pour plaire, mais pour sensibiliser ceux qui peuvent l'être encore à un grave problème. « Qu'y a-t-il de grave ? », m'ont demandé certains. Depuis vingt ans que je suis dans le métier, je n'ai cessé d'entendre les professionnels se plaindre, avec cette fâcheuse manie qu'ont ceux qui échouent de se chercher un bouc émissaire. Quand ce n'est pas la technique qui est mise en cause (photocomposition, PAO...), ce sont les hommes (secrétaires, dactylographes...). Aujourd'hui, la démocratisation serait cause de tout¹, et que sais-je encore. Je ne dénonce rien de tel dans ce rapport.

CATHOLICISME *	NAZISME	COMMUNISME
Pape infaillible	Hitler infaillible	Staline infaillible
La Bible	<i>Mein Kampf</i>	<i>Das Kapital</i>
« Adieu, Grüss Got »	« Heil Hitler »	Applaudir au nom de Staline
La croix chrétienne	Le swastika	Faucille et marteau en croix
Le signe de la croix	La main levée	Le poing levé
Processions et bannières	Défilés et enseignes	Défilés et drapeaux
Martyrs et héros	« Horst Wesel »	« Stakanow »
Inquisition, délation, torture	Gestapo, délation, torture	Guépéou, délation, torture
« Mes frères »	—	« Camarades »
L'Église	Le Parti	Le Parti
Clergé	Délégués du Parti	Commissaires du Peuple
Les missionnaires	Les militants	Les militants
Offices obligatoires, sermons	Conférences obligatoires	Conférences obligatoires
Quêtes (voire à certaines époques <i>indulgences</i> ...)	Dons « volontaires » obligatoires	Dons « volontaires » obligatoires
Patronages	Jeunesses hitlériennes	« Komsomols »
Propagation de la foi catholique	Propagande	Propagande
La force diabolique à vaincre	Le communisme à vaincre	Le fascisme à vaincre
La confession	—	L'autocritique publique
L'espoir d'un Paradis	L'ordre nouveau pour 1 000 ans	Le paradis socialiste

* Ici, c'est plus le césaro-papisme qui est mis en cause que le catholicisme. [Note de l'auteur.]

manqueront pas de me dire : quel rapport cela a-t-il avec le sujet? Il en a plus qu'on ne l'imagine. Quelques exemples. Toutes proportions gardées, dans l'imprimerie – il n'y a pas encore très longtemps – la France disposait du parc machines le plus important au monde. Car pour tous les professionnels épris de liberté..., il fallait à tout prix échapper à l'hégémonie du Syndicat du livre, d'où la prolifération des petits ateliers. Ainsi, cette société de composition de la Région parisienne qui, pour ne pas être soumise aux conventions collectives du Livre, a débuté son activité en s'équipant de compocartes – matériel classé dans la catégorie « bureautique ». La « tornade PAO » aura au moins eu le mérite de mettre fin à ce monopole. Car dans les syndicats français, certains membres sont plus que perturbés. Dans la première partie, page 20, note 1, j'ai fait allusion aux cadences syndicales en matière de composition. Nombreux sont ceux qui, à l'époque, furent menacés de représailles au cas où ils ne respecteraient pas lesdites cadences. Mais il y a plus grave. Il y a environ 20-25 ans, un de mes clients pratiquait le tennis. Certains membres du syndicat lui firent comprendre que c'était un sport de nantis, que cela faisait désordre dans le paysage, etc., donc qu'il lui fallait l'abandonner pour le football ou le rugby, ce qu'il a fait. Comment appelez cela? Je pourrais également évoquer tout ce que ces syndicats ont fait et font encore parfois endurer aux vendeurs de matériels. Comme le faisait remarquer le général de Gaulle : « Comment gouverner un pays où il y a plus de trois cents sortes de camemberts. » Il n'y a pas très longtemps, Jacques Chirac ne dit pas autre chose : « Ce pays est ingouvernable. » Restons-en là!

1. Un de mes professeurs de psychologie aimait à nous répéter que « sur une étiquette il y a toujours un côté qui colle et un côté qui ne colle pas, et que ceux qui ont la fâcheuse habitude de coller des étiquettes aux autres mettent précisément en valeur le côté qui ne colle pas. » Un psychanalyste parlerait de « projection ».

2. Voir première partie, pages 17-18.

3. Voir ci-après, pages 94 et suivantes.

4. Pour ceux qui sortent d'Estienne, généralement la mention de ce seul nom suffit, comme à leurs collègues

Mes études critiques ne visent pas le travail réalisé par les « banlieusards de la PAO », mais par des gens du métier, dont certains sont aujourd'hui à la retraite, ce qui signifie qu'ils ont été formés à la vieille école : celle du plomb. Comment avec de tels manuels, de tels codes..., les micro-éditeurs en herbe pourraient faire un travail de qualité. Et pourtant, nombre d'entre eux n'ont aucune difficulté à faire aussi bien sinon mieux que ceux qui ont la prétention de les enseigner.

Que penser également de tous ceux qui font la promotion de tels ouvrages. L'un d'eux, qui semble apprécier mon travail, m'a fait parvenir seize pages de critiques du *Dictionnaire* de Louis Guéry, ce qui ne l'empêche de le recommander aux lecteurs de sa revue, alors les donneurs de leçons¹!... Avant de critiquer ma méthode, les gens feraient mieux de s'informer d'abord. Quelques exemples.

J'ai rendu visite à Bernard Girard dès la sortie de son livre. J'ai passé une demi-journée avec lui pour essayer de comprendre. Je lui ai même proposé mon aide, qu'il s'est d'ailleurs empressé d'accepter. Quelques jours après, c'est sans vergogne qu'il dénigra, avant sa parution, le livre d'un de mes confrères, celui d'Alain Leterrier².

Bien d'autres auteurs ont bénéficié du même traitement. Prenons Bernadette Donay³, par exemple? Avec elle, j'ai eu recours à plusieurs moyens : intervention de collègues que nous avions en commun, etc. Rien n'y a fait. « C'est qui, lui? Non mais pour qui se prend-il?, etc. » Bref, combien parmi vous ont entendu parler de mes critiques? Si j'avais l'agressivité... que l'on me prête, il me semble que cela se saurait!

Autre exemple. J'ai eu pendant des années un prospect, du genre de ceux que l'on traîne de salon en salon, qui vous font perdre votre temps et qui n'achètent jamais rien. Il finit quand même par créer son atelier de PAO et à s'équiper de Macintosh et de l'incontournable XPress. Comme c'était la mode des journaux d'entreprise, il a bien entendu créé le sien et s'est empressé de me l'adresser. Lorsque j'en pris connaissance, j'ai eu une crise de fou rire. Il nous expliquait qu'il était diplômé de l'École **supérieure**⁴ Estienne, que son personnel était vraiment ce qu'il y avait de mieux sur le marché, etc. Dans le paragraphe qui vantait les mérites de sa correctrice (quelques lignes), j'ai relevé pas moins de dix fautes. J'ai commenté en marge : « Elle devait être absente ce jour-là! » Bref, je lui fis parvenir mes corrections, sans d'autre commentaire que celui ci-dessus. La réaction fut immédiate : « Monsieur Méron, qu'est-ce que je vous ai fait? » Rendez service aux gens, ils vous le reprochent.

Dernier exemple : dans une formation à un logiciel de composition et de mise en pages, se trouvait là une stagiaire qui ne connaissait rien à la micro-informatique, et qui donc n'avait pas à être là. Le stage terminé, je fus mis en cause⁵ par cette dernière et son employeur, qui refusait de payer le stage. J'ai donc demandé à le rencontrer ainsi que sa secrétaire en présence d'un témoin. La personne qui m'accompagna fut le commercial qui avait en charge ce dossier. Après discussion, l'employeur reconnut avoir commis seul

de Centrale, de Polytechnique, etc.

en accord avec le directeur technique de l'organisme de formation, j'avais privilégié, à ses dépens, la formation des cinq autres stagiaires.

5. En fait, la secrétaire s'était plaint auprès de son employeur de ce que,

1. Je précise que j'avais quand même 45 ans au moment des faits et que mon interlocuteur n'avait que quelques années de plus que moi.

2. Et après on s'étonne que les tribunaux croulent sous les dossiers. Des réflexions de ce genre, je les ai entendues des dizaines de fois.

3. AFNOR, lettre du 14 mai 1997, signée Gildas Bourdais, du département « Marketing/Développement ».

4. Un certain nombre de personnes m'ont demandé si les auteurs et éditeurs mis en cause s'étaient manifestés. Lorsque je leur ai dit que seule l'Afnor s'était exprimée – et encore pour partie, car j'attends toujours que les responsables de la norme NF Z II-001 de juillet 1982 le fassent – les réactions varièrent en fonction de l'expérience qu'elles avaient de ce milieu : certaines furent surprises, d'autres non. Un confrère m'appri que lorsqu'il était plus jeune il avait fait le même type de travail que moi dans son pays. La réaction des personnes qu'il avait mises en cause fut : « Jeune homme, voici votre fauteuil ! » Ce à quoi je lui ai répondu qu'il y avait une grande différence entre lui et moi : je vis en France, dans un pays où une majorité écrasante de gens passent plus de temps à se persuader qu'ils sont les meilleurs qu'à être performants. Il ne s'agit pas là d'un jugement mais de faits. Et comme aimait à le dire Victor Hugo : « On ne peut pas dire à un fait va-t-en ! » Je développe le sujet dans le paragraphe *Histoire et technique*, et plus particulièrement page 82.

5. Je tiens à préciser que je ne suis pas un Latin. Mes origines sont à la fois celtes et gauloises. Comme mes ancêtres, je ne crains qu'une seule chose : que le Ciel me tombe sur la tête.

6. Raymond GID, « A l'heure où le plomb devient lumière », dans CENTRE D'ÉTUDE ET DE RECHERCHE TYPOGRAPHIQUES, *De plomb, d'encre & de lumière (Essai sur la typographie & la communication écrite)*, Imprimerie nationale, Paris, 1982, p. 8.

7. Les exemples qui suivent sont tirés de David OGILVY, *La publicité selon Ogilvy*, traduit par Elie Vannier, Dunod, Paris, 1984.

l'erreur d'envoyer sa secrétaire suivre un tel stage. Après s'être assuré que je ne porterai pas plainte, le ton changea : « Monsieur, vous êtes encore jeune¹, vous verrez, en vieillissant vous deviendrez plus philosophe, vous accorderez moins d'importance à ce genre de choses. » Après lui avoir fait remarquer que ce rapport pouvait nuire à ma carrière, que les propos tenus par sa secrétaire était inadmissibles, il me rétorqua : « Monsieur, nous vivons dans un pays de droit. Ma secrétaire a donc le droit de dire ou d'écrire ce qu'elle veut. C'est comme cela. Ni vous ni moi n'y pouvons quelque chose!... Libre à vous de porter plainte². » Craignant une réaction de ma part, la personne qui m'accompagnait – médusée – m'engagea à prendre congé au plus vite. Une fois dehors, elle me dit : « J'admire votre sang-froid. À votre place je ne sais pas ce que j'aurais fait. » Face à de telles personnes, il n'y a qu'une attitude possible : le silence.

Non, avec les gens de mauvaise foi, vous pouvez prendre le ton que vous voulez, adopter le comportement *ad hoc*..., rien n'y fera.

Comme je l'ai déjà dit, des auteurs et éditeurs à qui j'ai adressé ce rapport, seule l'Afnor a eu la courtoisie de me répondre : « Votre rapport *Qualité et typographie* est manifestement d'un grand intérêt dans ce domaine difficile, et nous ne pouvons que reconnaître la pertinence de vos critiques visant le livre de Bernard Girard, *Le Guide de l'édition d'entreprise*. En fait, nous sommes conscients des défauts de ce guide, ainsi que d'autres titres parus à une époque où notre activité d'édition avait été développée sans doute un peu trop rapidement, sans nous entourer de toutes les compétences nécessaires. Ce guide, paru en novembre 1987, est à présent retiré du catalogue de l'Afnor³. » Réaction intelligente et sobre d'une personne responsable. Quelle leçon pour celles et ceux qui se sont tus⁴!... Quant à moi, je continuerai à faire mon travail et mon devoir, que cela plaise ou non, et ce malgré les critiques, les insultes, les intimidations⁵, etc.

JUGEMENTS, PROPOS INJURIEUX...

« Pendant la session 1970 des Rencontres internationales de Lure, Maurice Girod, de la société **IBM France**, fait une conférence mémorable sur les premiers balbutiements du traitement de texte et de la mise en page informatique sur écran : on le traite de fou ! » Tels sont les faits rapportés par Yves Perrousseau dans le premier tome de son manuel, page 45, et que j'ai reproduit dans l'étude qui lui est consacrée. Un de mes correcteurs m'a fait remarquer qu'il ne s'agit pas ici à proprement parler d'une insulte, mais que l'auteur fait plutôt amende honorable. Admettons que ce soit vrai. Mais les autres!... Quoi qu'il en soit, il y a quelque chose qui me gêne dans ce type de relation. L'auteur est membre de cette association. Je ne pense pas que ce soit à lui de colporter de tels propos. Par charité, je préfère taire les réflexions qui m'ont été faites par d'autres membres de ces Rencontres.

Raymond Gid définit ainsi le bien-dire : « être poli pour l'auteur⁶. » En dehors des exemples que j'ai déjà donnés tout au long de ce rapport, je livre à votre appréciation ceux ci-dessous⁷ :

- « Il y a toujours eu de bruyants cinglés à la lisière du monde publicitaire (p. 8). »

1. Dans ce rapport, j'ai parfois utilisé le mot *dégueulasse*, expression populaire signifiant pour le *Lexis* « dégoûtant, répugnant ». Le mot *merde*, quant à lui, est pour le même dictionnaire un « mot trivial, proscrit par les bien-séances, ainsi que ses dérivés ». Ici, on peut donc me reprocher une certaine réserve, de ne pas restituer fidèlement l'image que je cherche à mettre en évidence. Le mot par lui-même ne me gêne pas, à condition de l'utiliser avec talent. Malheureusement, tout le monde n'a pas celui de Rabelais. Après la récitation de son poème scatologique (chapitre des torcheculs de Gargantua, le jeune géant lance un juron ordurier : « Par la mer Dé ! » (qui paraît d'ailleurs trois fois dans le livre de « Gargantua »). « Ce juron révoltant d'impiété, en ce sens qu'il associe, en un jeu de mots terriblement blasphématoire, la matière la plus répugnante et la plus vile à la substance la plus délectable et la plus sublime (Mère de Dieu) [...] est tout à fait caractéristique de l'argot [...] qui utilise de telles "barrières" comme "dragons du seuil" pour éloigner de la pure doctrine les cœurs timorés et les caractères irrésolus, incapables de surmonter une épreuve. [Le Christ lui-même a toujours vomi les tièdes.] Le juron de Gargantua rappelle l'aphorisme fameux de la "Tabula smaragdina" : "Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas pour faire le mystère de la Chose unique", qui donne au futur adepte la notion de l'analogie universelle de l'être et celle de la participation de toutes choses au divin (Petrus Talemarius, *De l'architecture naturelle*, p. 267). » Voir également p. 122.

2. Après certains événements récents, il semblerait que cette question soit de nouveau à l'ordre du jour. Pour combien de temps ? Quel remède va être utilisé ? La loi bien sûr !

3. Frank LALOU, *La Calligraphie de l'Invisible*, coll. « L'Être et le Corps », Albin Michel, Paris, 1995, p. 14-15.

4. Pour qui s'intéresse aux progrès de la science, de tels propos font sourire (façon de parler). Je ne sais si Frank Lalou a entendu parler du clonage... Et ça ne va pas s'arrêter là. Parfois j'en arrive à me demander si le dieu des juifs (car pour eux, manifestement, ce n'est pas le même que celui des chrétiens) ne serait pas impuissant. Je pense que le temps n'est

- « Je cours le risque d'être montré du doigt par les imbéciles qui considèrent que toute technique publicitaire utilisée pendant plus de deux ans est *ipso facto* dépassée (p. 7). »
- « J'ai toujours été surpris par l'analphabétisme des hommes et des femmes qui cherchent du travail dans la publicité (p. 44). »
- « N'importe quel imbécile peut écrire une mauvaise publicité, mais il faut un génie pour ne pas toucher à une bonne (p. 67). »
- « KISS, abréviation de : "Keep it simple stupid." (*Faites simple idiot.*), p. 88. »

Vous ne trouverez pas ces citations dans le texte principal, mais bien en évidence, en marge. Je ne pense pas que les jeunes qui envisagent de faire carrière dans la publicité auront toujours le même enthousiasme après avoir lu ces sentences à l'emporte-pièce.

« C'est de la merde ! » Véritable cri de guerre dans la profession, cette expression revient constamment et à tout propos¹.

Dans la première partie (pages 5-6), j'ai donné un exemple de cette manie qu'ont certains éditeurs et/ou auteurs de dénaturer les textes classiques. Aujourd'hui, je vais vous donner un exemple autrement plus grave du mésusage de la liberté d'expression².

L'extrait ci-dessous est tiré du livre de Frank Lalou, *La Calligraphie de l'Invisible* : « Ce que je voyais dans le Jésus de Thomas c'était un maître spirituel authentique, sans miracle, sans biographie mirobolante, sans aura surnaturelle, *sans naissance virginale inacceptable, sans mort suicidaire sur sa croix* [c'est moi qui souligne]. Peut-être était-ce mon sang juif qui me faisait apprécier ce Yéshouah sorti de son contexte purement chrétien. Le Jésus de l'Évangile de Thomas était un maître comme les grands maîtres de l'humanité, qui relatait aux gens qui l'entouraient son expérience spirituelle, comme l'avaient fait Bouddha, Simon Bar Yochai, maître Eckhart³. »

Comme je l'ai écrit à l'auteur et à l'éditeur : « Frank Lalou est **libre** de penser ce qu'il veut, mais il a le **devoir** de respecter les idées, croyances... de ses semblables. Ainsi, je ne vois pas en quoi la naissance virginale de Jésus serait *inacceptable*. J'ai une petite anecdote à ce sujet. À la fin d'une conférence donnée par Jean Rostand – célèbre biologiste dont les travaux sur la parthénogenèse sont connus du monde entier et qui ne peut être suspecté de bigoterie – une vieille dame lui posa la question suivante : "Que pensez-vous de la naissance virginale de Jésus-Christ ?" (*Rires dans la salle, etc.*) C'est avec beaucoup de sérieux, d'humour et de courtoisie que Jean Rostand lui répondit : "Madame, on a constaté des cas de parthénogenèse chez la cane, la femelle du canard. Or, il y a plus de chemin à parcourir des organismes monocellulaires à la cane que de la cane à la jeune fille, alors !..." Quant à parler de *mort suicidaire sur la croix*, je dois avouer que c'est la première fois que j'entends pareille affirmation⁴. ¶ N'est-ce pas taxer un peu vite tous ceux

plus très loin où l'un d'eux va écrire très sérieusement que ce que Dieu a fait n'est pas mal mais qu'il aurait pu mieux faire ou qu'il s'est trompé sur un certain nombre de points. Lorsque vous lisez certains exégètes juifs, on n'en est d'ailleurs pas très loin. Peut-être que la lecture du livre d'un juif

qui enseigne la physique à l'université de Bar-Ilan, celui du professeur Nathan Aviezer, *Au commencement... La création, la Bible et la science*, Éditions MJR, Genève (Suisse), 1990, permettra à Frank Lalou et ses semblables de retrouver le chemin de la prudence, de l'humilité et de la tolérance.

1. Frank LALOU, *ouvrage cité*, p. 75-76.
2. Comme l'écrivait Péguy : « Ce ne sont pas les juifs qui ont crucifié Jésus, ce sont nos péchés. »
3. Autre exemple significatif. Pour la communauté scientifique internationale, le symbole mathématique de *somme directe* est : \oplus . Seulement voilà, ce symbole est composé d'un cercle et d'une **croix**. Pour certains intégristes juifs d'Israël, cela rappelle trop le christianisme, raison pour laquelle veulent-ils que le symbole de *somme directe* soit : \ominus . Comme le dit Nina Catach à propos de la langue française : « Jusqu'où va-t-on aller ? »
4. Pas davantage au second courrier que je lui ai fait parvenir le 31 juillet.
5. Me prendre « dans le sens du poil » ne suffit pas.
6. Certains sont sans doute agacés par cette notion, toujours présente dans l'esprit d'un juif, de *peuple élu*. En fait, il n'y a pas lieu d'être agacé car tous les peuples de la terre prétendent être l'élu de leur(s) dieu(x). J'ai mis longtemps à comprendre que l'élection du peuple juif n'était pas de même nature et ce qu'elle signifiait réellement. Cette élection ne gêne nullement un chrétien orthodoxe par exemple. Pour la simple raison que le chrétien n'en est plus au stade de l'élection mais des épousailles : il est devenu fils de Dieu par la Grâce.
7. Raymond GID, « A l'heure où le plomb devient lumière », *ouvrage cité*, p. II.
8. Un exemple de mise en cause indirecte (extrait de N. CATACH, *L'orthographe*, coll. « que sais-je ? », PUF, Paris, 1997, page 86 : « V. G. Gak et P. Imbs [condamne] le corpus de base discutabile choisi par René Thimonnier (le *Dictionnaire de l'Académie*), le choix arbitraire des points de réforme, bref l'absence de toute méthode scientifique [...] ». Connaissant R. Th., il était difficile à N. C. de remettre en cause directement son travail. Alors on fait appel aux copains, mais c'est dit : car le choix de la citation n'est pas arbitraire que je sache. Je traiterai ce sujet une autre fois, car la prétention de tous ces gens au scientifique!

qui nous ont précédé et qui ont confessé la naissance virginale et la mort de Jésus sur la croix d'imbécillité spirituelle?... Mais il y a plus grave et plus inquiétant : « Je n'ai jamais pu voir en Jésus qu'un juif et dans le christianisme une volonté acharnée de tuer ce juif afin de faire de lui quelque chose d'autre qu'un homme¹. » Il me semble utile de rappeler à Frank Lalou un épisode peu glorieux de l'histoire contemporaine. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les nazis usaient, entre autres, du slogan suivant pour justifier l'extermination du peuple juif : « Ce sont les juifs qui ont crucifié le Christ. » Il a fallu – et il faudra encore, la preuve! – toute l'énergie de personnes responsables pour démentir de tels propos². Malheureusement, c'est avec des slogans de ce genre que l'histoire se répète, que se perpétue l'incompréhension, la haine entre les peuples³. »

À ce jour, l'éditeur n'a toujours pas donné suite au courrier que je lui ai adressé le 3 juin dernier⁴. Il l'a toutefois transmis à l'auteur. Ce dernier m'a téléphoné fin juin, tout d'abord pour me remercier d'avoir écrit cette lettre, ensuite pour se justifier⁵. Parmi les arguments avancés : « Si vous saviez ce que disent certains rabbins des chrétiens! » Les gens perturbés existent sous toutes les latitudes et chez tous les peuples, ce n'est pas une raison pour se comporter comme eux. Avant de clore notre discussion, Frank Lalou m'a dit ceci : « Monsieur, je ne changerai pas mon texte. Vous comprenez, si on ne peut plus écrire ce que l'on pense, c'en est fini de la liberté d'expression. Nous, les juifs, nous avons une mission, celle de réveiller les consciences..., quitte à provoquer, même si cela doit choquer, etc.⁶. » Excusez du peu.

J'aime beaucoup Frank Lalou en tant que calligraphe, et je ne pense pas un seul instant que les propos qu'il tient puissent être assimilés à ceux des intégristes juifs ou ceux d'autres intégristes. Ils n'en sont pas moins condamnables.

Avant de clore ce chapitre, une dernière citation : « La cinquantaine (!) de garamonts, égarés sous toutes les latitudes, grêles, normaux ou corpulents, trahis en permanence dans leur italique, ajoutent-ils au patrimoine de la lettre ou à la mémoire de celui qui grava leurs premiers poinçons? Les multiples linéales, décrétées "lettres du xx^e siècle industriel", sont-elles le signe d'un quelconque progrès de lecture rapide ou nuancée, ou l'image de la trépidante compétition industrielle? ¶ Ô familles nombreuses de ces linéales – de tous fondeurs et de toutes nations! A en rêver de contraception! ¶ Il semble que les vrais problèmes – qui sont toujours ouverts sur l'avenir, et non sur la mode ou les modes, aient été esquivés⁷. »

L'auteur dit ne pas aimer les trafics de caractères, ce en quoi il a parfaitement raison : pourquoi tous ces Garamond, tous ces Times. Cela voudrait-il dire que leurs créateurs se sont trompés dans leurs dessins? Il n'apprécie pas davantage « les multiples linéales » : il ne dit pas, contrairement à d'autres, qu'il les déteste toutes. L'auteur n'insulte personne – directement ou indirectement⁸ – pas plus qu'il ne prône une prétendue supériorité d'une école ou d'une tradition sur l'autre. Non, c'est joliment dit et c'est plein d'humour.

C'est pourquoi, lorsque ces personnes que j'ai utilisées dans ce rapport, il y a me reprochent le ton, ou la méthode, de quoi sourire, non!

1. Dans le cas présent, je n'envisage pas le cas de ceux qui assistent occasionnellement à ces Rencontres.

Qu'Yves Perrousseau se soit manifesté, cela se comprend. Au téléphone, après les politesses d'usage, ses premiers mots furent : « Si je comprends bien, je suis le prochain sur la liste ! » Mettez-vous à sa place.

2. En plus du ton que j'ai adopté dans ce rapport, un cadre de ce « fan club » critiqua mes « gloses », sans toutefois donner le moindre exemple de ce qu'il leur reproche. Cela me rappelle un procès (en divorce) : (*La femme, au président*) : « Monsieur le président, on ne dit pas tout !... » (*Dans la salle d'audience, tout le monde était mort de rire. Le magistrat, amusé*) : « Mais, madame, je suis ici pour tout entendre. Vous pouvez – et devez même – tout me dire... »

3. Côté « exigence », le lecteur peut apprécier ce que cela donne avec *Lure info* (voir pages 60 et suivantes).

4. Gérard BLANCHARD, préface au manuel d'Yves PERROUSSEAU, *Manuel de Typographie...*, page 8.

5. Pas tous bien sûr, mais le noyau des purs et durs.

6. Sur ce point, deux milieux rivalisent avec eux : la religion et la psychanalyse, encore qu'en ce qui concerne le langage, les gens du Livre ont tout à apprendre de ces derniers :

- « On peut dire qu'il *divan-tard*, qu'il *dit-vent* et *dit-vague* (Lacan). »
- « Ce sont des obsédés *textuels* (cité par Jacques Van Rillaer). »
- « La peur *des examens* c'est la peur *des sexes-à-mains* (cité par Jacques Van Rillaer). », etc.

À l'occasion, ils parlent même latin :

- Chobrak disait que la seule bonne ordonnance pour les patientes souffrant de crises d'angoisse est : *Penis normalis. Dosim : repetatur* (Un pénis normal à dose répétée). »

Ils peuvent même écrire à la Donay ou à la Perrousseau : « L'inconscient en ex-iste d'autant plus qu'à ne s'attester en clair que dans les discours de l'hystérique, partout ailleurs il n'y en a que greffe : oui, si étonnant que cela paraisse, même dans le discours de l'analyste ou ce qu'on en fait, c'est culture (Jacques Lacan, *Télévision*, Seuil, Paris, p. 26). » Ouf !... Pour

APPRENDRE À LIRE

En dehors d'Yves Perrousseau, membre des *Rencontres internationales de Lure*, un seul adepte du « fan club » de Vox m'a écrit¹ : « [...] je ne suis pas d'accord avec votre façon de voir les intermots & fines. Votre analyse concernant la fonction des fines qui permettent de raccrocher un signe au texte qui précède est bonne. Votre proposition ne résout rien si l'on se réfère à votre manière de composer vos pages. ¶ Aujourd'hui l'inter-mot est défini par le créateur de caractères, il lui donne la valeur qu'il veut, ce qui veut dire qu'un caractère à gros œil peut avoir un inter-mot plus grand qu'un caractère à petit œil. En conséquence, mieux vaut se fier à ce que l'on voit plutôt qu'au sacro-saint cadratin. La valeur moyenne utilisée aujourd'hui par ces mêmes créateurs de caractères est plutôt d'un tiers de cadratin (!) ce qui veut dire qu'utiliser un tiers comme fine ne résout rien... » Ce à quoi j'ai répondu à l'auteur : « Apprenez à lire ! »

En premier lieu, j'apprécie que les gens s'expriment clairement et non par sous-entendus². Que signifie cette phrase : « Votre proposition ne résout rien si l'on se réfère à votre manière de composer vos pages. » — « Aujourd'hui l'inter-mot est défini par le créateur de caractères... », parce que ce n'était pas le cas avant ? Quant à la suite ! En fait, qu'ai-je écrit p. 27-28 (première partie) : « En composition manuelle, il y a trois sortes d'espaces : les *espaces fortes* (celles qui séparent **normalement** deux mots : **leur épaisseur correspond à peu près au tiers du corps composé**) [...] ». N'est-ce pas dire la même chose que : « La valeur moyenne utilisée aujourd'hui par ces mêmes créateurs de caractères est plutôt d'un tiers de cadratin » ? — « [...] ce qui veut dire qu'utiliser un tiers comme fine ne résout rien... » Un tiers de quoi ? L'auteur ne le précise pas, moi si : « [...] j'applique la *règle des tiers* [...] Ainsi, je mets une espace insécable dont la valeur égale **le tiers de l'espace justificante**. » Bref, comme l'auteur de ces lignes, il me semble que je me fie à ce que je vois plutôt qu'au sacro-saint cadratin.

L'auteur m'a fait parvenir son support de cours (32 pages). Je lui ai écrit le 23 mai que j'y avais porté plus de cent coups de crayon. Je lui ai proposé mes services. À ce jour, j'attends toujours sa réponse.

Et encore, l'auteur fait partie de ceux qui ont du talent, ce que je lui ai écrit. Malheureusement, son endoctrinement est tel qu'il ne peut s'empêcher de tenir le même type de discours que celui de ses aînés lursiens. Car Gérard Blanchard a raison de le dire, il y a bel et bien un esprit lursien, mais ce n'est certainement pas celui qu'il décrit : « Ce qui reste de l'œuvre de Vox la plus efficace c'est celle qui crée cet état d'esprit d'exigence³ et d'amitié [...]⁴. » Non, les membres de cette association⁵ nous ont plutôt habitués à la prétention, à l'insolence, aux anathèmes, etc.

De cela, vous pouvez donner mille exemples. On vous répondra inlassablement que vous hallucinez, que vous avez mal lu, que vous n'êtes pas à la bonne page, que vous n'avez pas la bonne édition, etc. Les plus honnêtes vous diront : « Vous savez, l'auteur !... », sous-entendu : « Nous (moi), ce n'est pas la même chose⁶ ! » Voilà qui peut expliquer bien des attitudes, entre autres leur silence.

compléter ce tableau, je ne peux que recommander la lecture du livre de

J. VAN RILLAER, *Les illusions de la psychanalyse*, Pierre Mardaga, éditeur,

Bruxelles, 1980, et la réponse qui fut donnée par 15 psychanalystes dans : *Nos illusions de psychanalystes*, collection RPCPP, série « psychanalyse », Presses universitaires de Louvain, 1300 Wavre (Belgique), 1983. Pour l'un d'entre eux, Jacques Van Rillaer n'est pas, comme moi, à l'intérieur et à l'extérieur, mais un « ex-futur-psychanalyste ». Comme quoi, d'une secte à l'autre, on retrouve toujours les mêmes schémas (voir tableau de la page 70). Et, bien entendu, selon la célèbre formule de Lacan : « L'analyste ne s'autorise que de lui-même (*Télévision*, Seuil, Paris, p. 50). » On n'en est pas encore tout à fait là dans les métiers du Livre, mais on y vient.

Côté religion, pour ceux qui prétendent que les judéo-chrétiens sont coincés, etc. : dans un livre traitant d'apparitions, « [...] elle insiste, avec humour, sur la connivence et ira même à la fin de la scène, jusqu'à "filer un patin" à l'Ange. Incroyable liberté des enfants de Dieu ! » Ils ne vont pas remettre ça quand même. (Gn 6, 4 : « Or, les géants étaient sur la terre en ces jours-là, et cela quand les fils de Dieu se furent unis aux filles des hommes, et qu'elles leur eurent donné des enfants : ce sont là les héros renommés dès les temps anciens. » Tout comme celle de Gargantua, selon Rabelais leur gestation durait onze mois.) Une fois n'est pas coutume, l'éditeur m'a remercié d'avoir attiré son attention sur ce point. Trêve de plaisanteries, si tant est que c'en est une car, je l'ai déjà montré, certains éditeurs publient trop souvent n'importe quoi.

1. Jacques ANDRÉ, « œ », *Revue suisse de l'imprimerie*, 2-1997, page 8.

2. C'est par pure charité et amitié que je ne donne pas son nom.

3. Un des salons « imprimerie & arts graphiques » tout ce qu'il y a de plus professionnel. En France, il faudra attendre Graphitec 89 (Paris) pour qu'IBM, Rank Xerox, Apple, etc., participent à un tel salon.

4. C'est en 1985 seulement que Paul Brainerd, fondateur d'Aldus, prononça pour la première fois le mot *Desktop Publishing* (édition de bureau).

5. À l'époque, les constructeurs de systèmes de composition n'ont toujours pas compris que si c'est bien de vendre du matériel c'est le consommable qui assure la pérennité de l'en-

HISTOIRE ET TECHNIQUE

Je sais que l'histoire est écrite par les vainqueurs mais, dans le cas qui nous occupe, elle est plutôt le fait des ignorants, de ceux qui croient savoir... , parfois aussi de personnes malhonnêtes, et tient souvent plus de la *Légende dorée* que des faits.

« S'il y a bien quelque chose qui m'attriste c'est de dire encore en 1996 des assertions aussi fausses que "le Macintosh n'a pas de majuscules accentuées", ou, sous la plume de François Minghetti dans le numéro 116 (juillet 1996) de *Cantonade* : "Regrettons au passage que les ordinateurs actuels aient fait passer à la trappe ces caractères (les ligatures, &, etc.) qui existaient pourtant aux débuts de la photocomposition¹". »

Moi aussi je suis attristé lorsque je lis les propos suivants : après avoir expliqué que « la fine est l'espace que l'on met par exemple devant le point-virgule ou le point d'exclamation », l'auteur² écrit en note : « Par contre, devant le deux-points on met une espace normale, ce qui explique que le "blanc fixe" du Macintosh soit si gros, ce qui ne serait pas désastreux si justement ce blanc fixe ne servait aussi à indiquer les blancs insécables. *C'est, je crois, la seule grosse erreur typographique du Mac* [c'est moi qui souligne] ! » Je me suis déjà exprimé sur la question des espaces en typographie (première partie, p. 27-28), je n'y reviendrai donc pas. Non, le Macintosh est un ordinateur au même titre que le PC, une station Next ou une station Unix. Point. Tous ces matériels ne sont pas plus typographes que croyants. Avec eux, on peut tout aussi bien faire de la gestion que de la modélisation, etc. Apple, constructeur de matériels, n'a jamais développé le moindre outil typographique mais compte parmi ses principaux partenaires des sociétés qui, elles, développent et commercialisent des outils pour le prépresse. Voilà comment naissent « légendes » et rumeurs.

C'est en septembre 1984, à l'IPEX de Birmingham³, que j'ai découvert ce qu'en France on appellera plus tard la PAO (publication assistée par ordinateur)⁴. La société anglaise CGL présentait pour la première fois *PagePlanner*, un logiciel de composition et de mise en pages basé sur le langage *Cora V* de Linotype-Paul, tournant sur un simple IBM-PC (8088) équipé de deux unités de disquette de 360 Ko chacune : l'une pour le programme; l'autre pour les données. Cet équipement pouvait piloter un certain nombre de photocomposeuses, dont le célèbre Linotron 202.

D'autres produits étaient dores et déjà disponibles sur le marché anglo-américain⁵ :

- *TPO* – bientôt suivi de *SuperPage* – sera importé en France fin 1985 par Marion Desmartins, puis commercialisé par L'Agence

treprise. Une erreur que des sociétés comme Kroy, Canon... ne commettent pas. Résultat, ils seront rachetés les uns après les autres par les professionnels de la chimie (Agfa Gevaert, Kodak, etc.). Nombre d'entre eux tenteront tout d'abord de s'en sortir seuls au prix de coûteuses restructurations. C'est ainsi que naîtront les sociétés qui développeront logiciels

et matériels de PAO. Ainsi Chelgraph, société anglaise créée par un ancien grand ponte de la recherche chez Linotype, fabriquera une photocomposeuse bon marché pouvant traiter non seulement le texte mais aussi les illustrations. Pour cela, elle utilisera le tube cathodique du Linotron 202 que ce chercheur avait mis au point avec son équipe chez Linotype.

1. De son côté, Atari proposera en 1988 *Deskset*, un logiciel de composition « wisiwyg » déjà disponible sur PC, utilisant les polices et les commandes des matériels de photocomposition de CG Compugraphic. Pour l'écriture des formules mathématiques, signalons également *Edimath*, développé par l'Institut national polytechnique de Grenoble (INPG) et l'Institut national de recherche en informatique et en automatique (INRIA) de Rennes.

2. En réalité, pas si faible que cela.

3. À moins que ce ne soit comme dans la pub pour la *Clio* : « Pas assez cher, mon fils ! »

4. La profession finira par « avoir raison » de certains de ces génies. Une anecdote à ce sujet. Certains se souviennent peut-être de ce faussaire qui gravait les pièces de monnaie mieux que ne le faisaient les graveurs de la Banque de France. C'est d'ailleurs ce qui le perdra. Au moment du verdict, le président de la cour d'assises lui dit (je cite de mémoire) : « Vous condamner m'est très pénible, mais je dois appliquer la loi. En fait, si vous comparez aujourd'hui devant cette cour, la faute en revient très certainement à tous ceux qui n'ont pas su voir et apprécier votre talent ! »

5. Pourquoi sur ce type de compatible PC ? Tout simplement parce que Victor proposait des possibilités d'affichage graphique que l'IBM-PC n'offrait pas en standard.

6. *Ready Set Go!* (Letraset) verra le jour en 1986 mais, comme le reconnaîtra Yves Stern (Italsoft) lui-même, ce logiciel était plutôt un excellent outil bureautique qu'un véritable logiciel de composition et de mise en pages. Quant à *Quark XPress*, il ne sera mis sur le marché qu'en l'an III de la PAO selon Macintosh, soit en 1987.

7. Comme le dit un proverbe américain : « Rank Xerox invente; Apple commercialise; IBM récolte les bénéfices. » L'approche *wisiwyg*, par exemple, « a pour origine les recherches sur les stations de travail faites par Xerox dans son centre de recherche de Palo Alto (PARC); elle a été reprise plus tard par Interleaf (pour son logiciel de *Technical Publishing Software* sur Unix) et a enfin été popularisée grâce

et Dawant (Philippe Queinec). Quelques années plus tard, ils importeront un logiciel destiné plus particulièrement à la création publicitaire : *Archetype*.

- *MagnaPage*, basé sur le langage utilisé par CG Compugraphic, sera importé par Claude Kowal (Minelec).
- *3B2* verra le jour en 1986, mais ne commencera à être commercialisé en France qu'en 1989.

Voici pour les principaux logiciels professionnels disponibles à l'époque en France sur IBM-PC et compatibles¹. Les solutions ne manquaient donc pas pour les imprimeurs et les photocompositeurs. Certains d'entre eux pouvaient d'ailleurs s'équiper à faible coût dans la mesure où ils disposaient déjà du périphérique de sortie approprié. Sans renoncer au matériel en place, ils pouvaient aborder sans heurts la révolution technologique qui s'annonçait. Seulement voilà, encore fallait-il y croire, être capable de prévoir les évolutions à venir et, surtout, de s'adapter. Pour certains, le faible coût de ces nouveaux matériels² ne les rendait pas très crédibles. Habités à vider leur compte en banque chaque fois qu'ils s'équipaient, les solutions nouvelles leur paraissaient bien suspectes : « Trop bon marché pour être honnêtes³ ! »

Concernant les produits « grand public », Rank Xerox proposera dès 1986 *Ventura Publisher*. Parmi les autres produits disponibles en France : *Personal Publisher*, *LaserScript* (produit français)... Sans parler des nombreux logiciels des petits génies en informatique⁴ que compte notre profession. Je pense notamment aux programmes développés sur Victor⁵ par les frères Laballery, héritiers de l'imprimerie du même nom; sur micro-ordinateur Epson, piloté par le système d'exploitation de Digital Research : CP/M, etc.

Tout ceci pour dire que la solution PAO basée sur le seul *Page-Maker* proposée par Apple n'était pas la seule et, surtout, n'avait pas le caractère professionnel des produits cités⁶!... Non, Apple n'a pas inventé la PAO, elle existait déjà du temps des premières photocomposeuses. Disons qu'Apple a eu une idée marketing géniale⁷, celle qui consista à proposer une solution comprenant : un ordinateur, un logiciel de mise en pages et une imprimante laser PostScript⁸, ce qui signifiait qu'un document composé puis mis en

au Macintosh de chez Apple. Le Mac a démarré lentement et il faudra attendre 1985 (lancement de Aldus *Page-Maker*, premier logiciel de mise en page et de composition *wisiwyg* pour micro-ordinateurs) pour que Macintosh voit ses ventes augmenter. *PageMaker* fut suivi par *MacPublisher*, *ReadySetGo*, *Ragtime* et *Quark XPress* pour Macintosh, et par *Ventura Publisher* pour PC (Conrad TAYLOR, « Mais qu'est ce [sic] qu'ont bien pu nous apporter les systèmes *wisiwyg*? », *Cahiers GUTenberg*, n° 27, juillet 1997, page 12). »

8. En fait, cette idée géniale avait germé dans le cerveau de bien des professionnels, à commencer dans

celui des personnes qui ont créé ces sociétés de service. Il n'est pas inutile de rappeler que l'imprimante laser *Laserjet* d'Hewlett-Packard, basée sur le moteur mis au point par Canon et pilotée par le langage de description de page HPGL, principal concurrent de PostScript, fut lancée en 1984, alors que la *LaserWriter* d'Apple, utilisant le même moteur Canon, mais pilotée par PostScript, ne sortira qu'en 1985. IBM, ayant décidé d'arrêter la fabrication de la compocarte et la commercialisation du système *Visio*, son réseau « boutique » dut trouver une solution de remplacement. C'est à l'auteur de ce rapport qu'il fit appel dès le début de l'année 1985. Je développe cet épisode pages 78 et suivantes.

1. En fait, la compatibilité des matériels était plus théorique qu'effective, tout comme le célèbre WYSIWYG était plutôt à l'époque un WYSIMOLWYG (MOL pour *more and less*). Raison pour laquelle les « flasheurs », comme on les appelait à l'époque et que certains continuent abusivement à appeler ainsi, établissaient et établissent encore chartes sur chartes pour éviter les problèmes d'insolation, etc.

2. En fait, du PC, seul le clavier était fabriqué par IBM.

3. À une époque, Apple faisait procès sur procès. Dans la mesure où elle les gagna, cela permit à la société de consolider sa trésorerie. Le plus célèbre d'entre eux fut très certainement celui qu'elle fit à Digital Research pour une histoire de corbeille : Apple trouvait que la corbeille de GEM rappelait trop celle du système d'exploitation du Macintosh. Sans chercher à minimiser le génie de Steven Jobs et de Stephen Wozniak, fondateurs d'Apple, qui ont mis au point le célèbre Apple II dont IBM lui-même s'inspirera pour son PC, il faut bien reconnaître qu'en ce qui concerne le Macintosh, Apple aura été le plus grand pirate de l'industrie informatique (voir p. 77, note 7). Rank Xerox finira d'ailleurs par sortir de sa réserve et menacera Apple à son tour. À dater de ce jour, Apple cessera les procédures. C'est un peu comme avec la PAO, Apple n'a pas inventé grand chose. De même, combien d'inventions seront attribuées au PARC (*Palo Alto Research Center*) ? La souris, par exemple, n'a pas été mise au point par Rank Xerox mais par un laboratoire français de Bull. Seulement voilà, a-t-on jamais su vendre en France !

4. Microsoft n'est pas davantage à l'origine de Windows. C'est la société Micrografx (Texas), créée en 1982, qui mit au point ce type d'interface pour son logiciel de dessin en mode vectoriel (*PC Draw*), qui sera suivi peu après d'*In*ta*Vision*, puis de *Designer*. Windows naîtra d'un accord entre ces deux sociétés.

5. En fait, sans le vouloir, ce monsieur m'a rendu service. Si j'avais suivi cette filière, je n'aurais sans doute pas la même compétence qu'actuellement. Quoique nous ayons un parcours dif-

pages avec ce type de matériel pouvait être traité directement par n'importe quel autre système PostScript¹. Une révolution à une époque où les matériels proposés n'étaient compatibles qu'avec eux-mêmes, ou alors à des prix... Le fait que la société Linotype, à la recherche de solutions nouvelles, ait adopté PostScript, fit que ce langage devint un standard de fait et non une norme comme certains le pensent et/ou le disent.

En réalité – et les faits sont là pour le prouver – ce ne sont pas les meilleurs produits qui se vendent le mieux et qui s'imposent. Prenons un exemple. Lorsque le PC sortit en 1981, IBM était à la recherche d'un système d'exploitation². Deux concurrents étaient en présence : Digital Research et une société inconnue à l'époque : Microsoft. Le premier disposait d'un système d'exploitation (CP/M) et ne tardera pas à développer une interface graphique (GEM)³, ce qui n'était pas le cas de Microsoft, qui n'avait d'ailleurs pas de système d'exploitation du tout. William (Bill) H. Gates en rachètera un pour 50 000 dollars à une petite entreprise de Seattle (État de Washington), le rebaptisera MS-DOS (*Microsoft Disk Operating System*), puis le vendra à IBM⁴.

« Qui êtes-vous ? » — « D'où sortez-vous ? » — « Quel est votre parcours ? », etc. Je dois avouer que ces questions m'amuse beaucoup. Maintenant, puisqu'on me le demande, je vais parler un peu de moi.

Je suis venu à la typographie par la dactylographie. Mes études de psychologie terminées et ne désirant pas poursuivre dans cette voie, en attendant que je me décide pour un nouveau métier, sachant taper à la machine à écrire, pour vivre j'ai décidé « d'éditer » thèses et mémoires de mes amis étudiants. Par la suite, ce furent leurs professeurs qui firent appel à mes services. Soucieux de qualité, j'ai cherché à améliorer la présentation des documents que j'avais à traiter. J'ai donc répondu à une annonce de l'Iniag qui organisait des stages de typographie et de mise en pages pour néophytes dans le cadre de la formation continue. J'ai été éconduit par un « camarade syndiqué atteint par la limite d'âge » parce que je n'avais pas eu la bonne idée de passer au préalable trois ans à Estienne⁵. Ses arguments n'étaient pas recevables, mais j'ai préféré ne pas insister.

Après avoir été éditeur, j'ai été compositeur. Puis je suis devenu « boutiquier », une infamie pour certains. Pressenti par IBM pour promouvoir une solution de remplacement à son parc de composantes, composphères, systèmes *Visio*, etc., j'ai travaillé en partenariat avec le réseau « boutique » dès 1985. La solution PAO que nous proposons comprenait : un IBM-PC + *PagePlanner*. Imprimeurs et photocompositeurs pouvaient alors connecter au système leur unité

fèrent, Massin, autodidacte comme moi, exprime admirablement mon point de vue lorsqu'il écrit : « Or si nous fûmes quelques-uns, à la fin des années quarante, à vouloir révolutionner la présentation du livre, ce n'est pas pour nous en laisser conter par des pions en blouse grise qui masquent la pauvreté de leur inspiration derrière leur « petite conscience pro-

fessionnelle ». (MASSIN, *La mise en pages*, Éditions Hoëbeke, Paris, 1991, p. 114.) » Pour la petite histoire, je me suis retrouvé face à ce monsieur une dizaine d'années plus tard. À la retraite, il intervenait en qualité de conseil dans une université. J'ai mis fin à sa carrière, avec les compliments des universitaires qui ont poussé un soupir de soulagement lors de son départ.

1. Pour l'ordinateur, le logiciel et tout ce qui allait avec (polices de caractères et/ou tables de chasses, pilotes d'imprimante et/ou d'unité photo, câbles...), il fallait déboursier environ 100 000 F. Pour la seule *Lasercomp*, le budget à prévoir était d'environ 700 000 F, et encore, à ce prix-là on avait un beau meuble. Comparé au coût d'une compocarte par exemple (environ 70 000 F), c'était effectivement un peu cher, mais quelle qualité en sortie! Car *PagePlanner* permettait de réaliser le même type de travail qu'avec les autres matériels commercialisés par Linotype (le Cora ça reste le Cora!), encore que la mise en pages se faisait de façon beaucoup plus conviviale avec *PagePlanner*. (Bien entendu, ce logiciel n'était en rien comparable au système « haut de gamme » de ce constructeur, mais ses autres matériels non plus.) Malgré toutes mes démos, malgré les sites installés, cela n'empêchait toujours pas que, des années après, techniciens et commerciaux « Linotype » continuaient à affirmer que ce type de solution ne pouvait pas fonctionner correctement, etc. Pour eux, il n'y avait qu'XPress et le Macintosh.

2. Avec les options, le prix pouvait pratiquement doubler, ce qui ne rendait toujours pas le sourire aux compocartistes, composphéristes, etc., chose parfaitement compréhensible.

3. Courant 1986, IBM commercialisera enfin une imprimante laser « bon marché », mais à 240 dpi. Quand on sait qu'à 300 dpi, imprimeurs, photocompositeurs..., faisaient la moue, leur proposer une telle imprimante, cela frisait l'outrage.

4. Pendant près d'un an, certains revendeurs Apple m'ont traité de tous les noms parce j'affirmais qu'un PC pouvait piloter la *LaserWriter*. Un jour, sur un salon, j'en fis la démonstration publique à l'un d'eux. Tout d'abord stupéfait, ce dernier, sans se démonter, fit le tour de la machine puis me rétorqua : « C'est bien ce que je vous disais, le PC ne peut pas, et ne pourra jamais, piloter la *LaserWriter* par le port *Apple Talk*. » (*Fou rire général.*) Je vous assure que lorsque vous vous trouvez face à de tels comiques, il faut plus que de la patience.

photo, souvent surnommée improprement « flasheuse ». La première démonstration se fit dans les locaux de la boutique IBM de la tour Montparnasse le 13 juillet 1985. Périphérique de sortie connecté : la *Lasercomp* de Monotype. Si la démo a impressionné le personnel de Monotype, imprimeurs et photocompositeurs, compocartistes et composphéristes, eux, ont trouvé le « ticket d'entrée » un peu cher pour une solution de remplacement¹. La deuxième démonstration eut lieu peu après avec la *P400* d'Agfa-Gevaert, une imprimante à 400 dpi prévue pour de gros tirages. Budget qu'il fallait prévoir : environ 220 000 F².

Bref, il nous manquait l'équivalent de la *LaserWriter* d'Apple ou de la *Laserjet* d'Hewlett-Packard (environ 50 000 F à l'époque)³. Pas pour longtemps. En effet, fin 1985, la société belge Unidec, importatrice de *PagePlanner* pour l'Europe (hormis l'Angleterre), développa un pilote d'imprimante PostScript. L'ennui, c'est qu'IBM et Apple n'étaient pas franchement partenaires. Pas question donc de faire la moindre démonstration avec la *LaserWriter* dans les locaux d'IBM. Résultat, tout le travail commercial réalisé dans le réseau « boutique » profita à la concurrence, notamment à SOS Bureautique, également revendeur *PagePlanner*, société créée par un ex-cadre d'IBM qui, elle, vendait du matériel compatible, donc moins cher. Bénéficiant d'un contrat VAR avec Apple, cette société devint en France le premier revendeur de *LaserWriter*, ce qui n'était du goût, ni des revendeurs, ni des commerciaux d'Apple France⁴.

Lorsqu'IBM décida la fermeture du réseau « boutique », le dernier trimestre 1986 je fis toutes les démonstrations avec ma *LaserWriter* dans les locaux de la tour Montparnasse. Agena, qui succédera au réseau « boutique », ne prendra aucun risque et ne commercialisera que des produits « grand public » : *PageMaker*, *Ventura Publisher*, etc.

Si mon association avec IBM ne fut pas un succès commercial, elle m'a permis d'entrer en contact avec près de 500 grands comptes, imprimeries, quotidiens, etc. C'était en effet un des rares lieux où les professionnels pouvaient avoir une information objective sur ce que certains ont appelé la « tornade PAO ». Car commerciaux et revendeurs Apple racontaient vraiment n'importe quoi⁵. (Dans le monde PC, la situation était sensiblement la même, mais sans cet aspect « religieux » propre au monde Apple.) Pour s'en convaincre,

5. Je ne dis pas que dans le monde Apple il n'existait pas des professionnels sérieux, mais le discours officiel était vraiment irrationnel. Dire que la solution proposée par Apple allait remplacer imprimeurs et photocompositeurs, cela ne revenait-il pas à dire que c'est l'instrument qui fait le musicien? Tout aussi irrationnel, le langage utilisé (d'ailleurs toujours utilisé par certains) : « Votre ordinateur adoré. » — « Votre commercial préféré. », et que sais-je encore. Ce fut également l'époque des « Madame PAO », des « Monsieur imprimante », etc. Dans un autre registre, les éditions

du Cercle de la Librairie avait édité un ouvrage sur SGML. Je me suis donc rendu à ladite librairie pour l'acheter. Que n'avais-je pas demandé (j'avais vraiment l'impression de passer pour une momie auprès de l'employée) : « Mais, monsieur, ça fait belle lurette que cet ouvrage n'est plus à notre catalogue. Enfin, voyons, il y a le Macintosh et le multimédia maintenant! » On sent bien que le personnel est formé par le syndicat. Il faut le comprendre, il ne peut pas tout leur apprendre non plus, et puis il y a des priorités, comme savoir défiler par exemple.

il n'est que de reprendre certains journaux de l'époque. Exemple : le coût de la PAO. C'était miraculeux, un document traité avec ce genre d'outil ne coûtait pratiquement rien. Il faudra attendre un article de Serge G. Chain, directeur du département « Industrie graphique » de la Cégos, pour que cette question soit enfin traitée avec objectivité. Car si nous suivions le discours des commerciaux et revendeurs Apple :

- le poste de PAO n'occupait aucune place au sol, donc pas de loyer ;
- il ne faisait pas davantage appel à une source d'énergie, comme la « fée électricité » par exemple ;
- et ... surtout, il marchait tout seul, sans doute par l'opération du Saint-Esprit (?), donc pas de salaire, etc.

Et encore, Serge G. Chain n'avait pas tenu compte d'un paramètre de taille : le temps passé à réaliser une page (car là où un professionnel mettait une ou deux heure[s], le micro-éditeur en herbe, lui, mettait souvent une journée, voire plus). J'ai tellement bien fait passer ce discours auprès des gestionnaires qu'il s'est retourné contre moi : « Monsieur, la solution que vous nous proposez est excellente, mais fournissez-nous également le *matériel humain*¹. »

1. Telle fut bien souvent l'expression utilisée par ces professionnels.

Bref, après la dissolution du réseau « boutique » IBM en décembre 1986, je continuerai seul les actions commerciales entreprises. Durant toute l'année 1987, j'essayerai de convaincre les professionnels du Livre qu'il était dans leur intérêt de prendre très au sérieux la PAO. En vain ! Comme d'autres, je me suis retrouvé face aux syndicats, ai rencontré l'incrédulité, la dérision, etc.

En 1988, face aux « vendeurs de cartons »... j'ai décidé d'abandonner la vente de matériels pour me consacrer au conseil et à la formation dans le prépresse.

Pour ceux qui penseraient que je brode ou que j'en rajoute, je livre à leur méditation les propos tenus par Serge G. Chain en décembre 1987 : « [...] le début du rejet dont a fait l'objet la micro-édition de la part des professionnels est une constante dans l'évolution des techniques des industries graphiques et [...] vient du fait que la plupart des inventions² dans ce domaine sont le plus souvent dues à des hasards ou à des personnes extérieures à ce milieu. ¶ [...] la photocomposition, nous la devons à des gens qui n'étaient absolument pas imprimeurs ; à deux ingénieurs français Higonnet et Moyroud. Ils étaient tous les deux ingénieurs, en rapport avec des imprimeurs. C'est en allant signer des épreuves chez un imprimeur qu'ils ont été sidérés par les techniques de fabrication : composition au plomb, tirage sur une petite machine des épreuves que l'on faisait sécher sur un fil ; puis photographie pour faire un film négatif, passage du négatif au positif... enfin bref, ils se sont dit que l'on devait pouvoir obtenir directement la composition sur le film. C'est ainsi qu'est née la Lumitype. Ils ont voulu la commercialiser auprès des fabricants de matériel plomb. L'invention a été mal reçue. Les imprimeurs ont fait la fine bouche arguant que pour faire les corrections, il fallait découper des petits bouts de films avec des ciseaux, que c'était un procédé qui tenait plus de la chirurgie esthétique que de l'industrie. Découragés, ils ont démonté leur machine et sont partis aux Etats-Unis où là, on leur a racheté les brevets et c'est ainsi que la photocomposition française est devenue

2. C'est le cas notamment de la lithographie, découverte par Senefelder au XIX^e siècle, de l'offset, etc.

américaine. ¶ Quand la photocomposition est revenue des Etats-Unis et a commencé à être commercialisée, nous participions à des démonstrations auprès des imprimeurs qui étaient encore pour la plupart des imprimeurs typo puisque c'était en 1954 et que l'offset s'est généralisée à partir de 1960. Et beaucoup de ces messieurs travaillaient comme on dit dans la profession "au coup de boule", c'est-à-dire sans grande préparation — ils mettaient la pression et ils tiraient — ce qui donnait souvent un très mauvais résultat. En regardant les films, ils pinaillaient sur un léger halo ou une pétouille insignifiante sur le film. Or, la qualité de ces films étaient déjà très bonne. ¶ Quelques temps après est apparue une nouvelle technique, celle des petites offset qui ont pris la relève de la duplication stencil en entreprises. [...] Je leur avais dit : "si les imprimeurs ne s'équipent pas avec ces petites machines pour satisfaire les besoins de la clientèle, les clients l'achèteront pour faire eux-mêmes leur production". Ce à quoi il m'a été répondu : "ce n'est pas de l'imprimerie, ça ne nous intéresse pas". Par la suite ils ont tous levé les bras au ciel devant le phénomène des intégrées. ¶ Lors d'une réunion professionnelle à laquelle je participais et qui regroupait imprimeurs, éditeurs et journalistes, la micro-édition a été largement mise en doute pour ne pas dire contestée. Quand je suis intervenu, j'ai tout simplement fait passer dans l'assistance les épreuves laser de notre support de stage que nous commençons à mettre en forme. Après un petit moment de délibération, une des personnes m'a demandé : "mais tout ce que vous nous présentez a été fait avec un micro-ordinateur? Même les dessins, même les graphiques?" Force leur a été de reconnaître les possibilités extraordinaires de ce matériel. ¶ Tout cela prouve bien l'attitude très souvent négative de ce milieu qui est la conséquence au départ d'un réflexe de méfiance face à la nouveauté¹. » Je pourrais citer ainsi des dizaines de témoignages, faits par des personnes dont la compétence et le sérieux professionnel ne sont plus à démontrer.

Bien entendu, tous les professionnels de la « chose imprimée » ne réagirent pas de façon aussi négative. Il ne faut quand même pas oublier tous les Jouve, les Berger-Levrault, les Maury, etc., ni les quotidiens comme *Ouest-France* qui, dès 1986, envisageait sérieusement d'équiper chacune des équipes ayant en charge une édition locale : d'un micro-ordinateur, d'un logiciel de composition permettant de calibrer textes et illustrations et d'une imprimante laser PostScript, le tout relié par télécommunication à l'état-major du journal, à Rennes. Sans parler des bricoleurs de génie qui, comme dans cette imprimerie de la Région parisienne (Graphic Express), récupérait sans problème la composition mathématique faite avec *Ventura* sur son système de composition².

C'est pourquoi, lorsque je lis des propos comme celui-ci, il y a vraiment de quoi se révolter : « Enfin, si l'on admet que la décadence de la typographie française a commencé dès lors que notre pays n'a plus fabriqué de matériel d'imprimerie et notamment de matériel de composition, il faudrait peut-être aller plus loin et imaginer que la France puisse produire sa propre photocomposeuse et sa propre imprimante, en faisant la différence, sur un marché international déjà largement pourvu, par la qualité typographique des équipements, ce qui constituerait un des objectifs prioritaires de la recherche industrielle³. »

1. Serge G. CHAIN, « Vers la micro-composition », propos recueillis par Halphen L. et Lebled Ph., *Info Print*, n° 9, décembre 1987, p. 23-24. Serge G. Chain est non seulement compétent mais également très courtois. Lui aussi a tout mis en œuvre pour convaincre les professionnels. En vain! C'est pourquoi, ceux qui me reprochent le ton de mon rapport... Non, le problème est ailleurs.

2. Côté matériel, il y avait de tout dans cette imprimerie : Linotype, Compugraphic, etc., y compris son propre matériel puisqu'à une certaine époque cette société fabriquait et commercialisait également du matériel de composition.

3. Georges BONNIN, « Postface », CENTRE D'ÉTUDE ET DE RECHERCHE TYPOGRAPHIQUES, *De plomb, d'encre & de lumière (Essai sur la typographie & la communication écrite)*, Imprimerie nationale, Paris, 1982, p. 318.

1. Comme le fait remarquer Fernand Baudin : « Dans les années cinquante, Charles Peignot fit un ultime effort pour remettre la typographie française dans la course internationale en rapatriant René Higonnet et Louis Moyroud (Fernand BAUDIN, *L'Effet Gutenberg*, p. 375). » Il était bien temps de réagir, car qui les a laissés partir? Ou, plus exactement, qui les a obligés à partir? Car il fallait quand même bien qu'ils rentabilisent leurs investissements. Fait significatif, vous cherchez en vain les noms de René Higonnet et de Louis Moyroud dans l'article de John DREYFUS, « Historique : cinq siècles d'imprimerie », *La chose imprimée*, p. 184 à 215. Page 199, il fait bien état de la Lumitype/Photon mais pas un mot sur ses inventeurs, contrairement à d'autres découvertes. Oubli? Ignorance? Embarras? Allez savoir!

2. Pour une fois, les Américains ne pourront mettre la main sur cette invention. Comme ça les ennuie (pour ne pas dire autre chose) de payer des royalties à la France, ils inventeront les Nurbs (*Non-uniform rational B-splines*) en 1983, date de leur première implémentation commerciale dans un logiciel de CAO par SDRC (Milford, Ohio). Je n'ai pas suivi l'affaire et ne saurais donc dire autre chose sur cette « bataille des courbes ». Quoique de philosophie différente, les deux procédés sont aussi performants quant au résultat. Pour l'utilisateur, cela ne change pas grand chose, mais pour les éditeurs de logiciels américains, oui.

3. J'en donne un exemple page 71, dernier paragraphe.

C'est vraiment incroyable. Non mais, à qui en revient la faute? On ne saurait mieux nier l'invention de René Higonnet et Louis Moyroud¹. Je ne commenterai pas davantage car je risque de dire des gros mots... Je précise seulement que de tels propos ou de tels comportements sont des constantes dans ce pays. Côté victimes, quelques exemples :

- Philippe Kahn, instituteur, passionné d'informatique, n'ayant pas trouvé de débouchés pour ses programmes, émigrera aux États-Unis où il créera la société Borland. À une époque, elle fut classée troisième éditeur de logiciels au monde.
- Roland Moreno, inventeur de la carte à puce, dut attendre une dizaine d'années avant que son invention soit prise en considération. Il s'en est fallu de peu pour que le brevet soit racheté par les Américains ou les Japonais. (Un confrère m'a fait remarquer qu'il y avait même eu tentative de contournement du brevet par une grande société française d'informatique.)
- Cette jeune fille de l'est de la France (dont j'ai oublié le nom et l'invention) a dû faire tout un battage médiatique pour intéresser pouvoirs publics et banquiers à sa découverte. Sous la pression des médias, ces derniers finirent par lui offrir un pont d'or. Écœurée par un tel parcours du combattant – ce qui se comprend – je crois me souvenir qu'elle a fini par créer sa société à l'étranger.
- Sans oublier le clavier Marchand qui, malgré les tests pratiqués en France à grande échelle, ne sera jamais fabriqué en série.

Parfois, nos inventeurs sont employés par un grand compte ou un organisme d'État. Ce fut le cas de Pierre Bézier, cadre chez Renault, génial inventeur des courbes qui portent son nom. On imagine très bien ce qui se serait passé s'il avait fait son invention dans une autre structure, la sienne par exemple².

Je fis donc du conseil et de la formation. Si je n'ai jamais eu de problème de formation avec mes clients, il n'en fut pas toujours ainsi avec les organismes de formation, ce qui, dans ce dernier cas se comprend, car je n'avais plus la maîtrise complète de l'affaire. Impossible donc d'éviter le manque d'homogénéité d'un groupe de stagiaires, les erreurs d'aiguillage³, etc. Quelques exemples type.

Un jour, j'ai eu à former au code typographique six stagiaires appartenant au même organisme d'État. Une grande première! Environ une demi-heure après le début du stage, l'un d'eux m'interpella : « Monsieur, ce que vous nous dites est passionnant mais je crois qu'il y a une erreur quant à l'objet du stage. Nous sommes des clavistes, et nous n'avons pas le droit de toucher à la typographie. On nous demande de taper. Point. » Sur ce je suis allé trouver le directeur technique pour comprendre. Aussi étonné que moi, il téléphona au service responsable. Même étonnement du chef de service qui se renseigna, à gauche, à droite. Personne n'était au courant... — « Bref, lui dis-je, il fait beau, je les emmène à la plage ou je continue? » — « Continuez le stage, on verra après! » Je crois que je n'ai jamais eu des stagiaires aussi intéressés que motivés. Il n'était d'ailleurs pas très difficile de comprendre le pourquoi de certaines de leurs questions. Apprendre que leurs connaissances du code typo n'étaient pas si extravagantes que cela avait quelque chose de rassu-

1. La formation se passa chez le client. Se trouvait là un employé ayant déjà suivi la même formation quelques années plus tôt. Il ne participait pas au stage mais n'en écoutait pas moins. À la fin de celui-ci, il vint me trouver et me dit : « Votre formation n'a rien à voir avec celle de vos confrères. Eux vous expliquent ce qu'il faut faire pour obtenir tel résultat. Point. Vous, par contre, vous expliquez également le pourquoi des choses, et cela change tout. Grâce à vous je sais maintenant pourquoi je dois procéder ainsi et pas autrement, etc. » Malheureusement de telles personnes n'ont souvent pas grand poids dans une société et/ou n'osent pas s'exprimer auprès de leur direction.

2. Pour ceux qui pensent la chose incroyable, je les renvoie à l'étude consacrée au manuel Perrousseaux, pages 41-45.

3. Pour ceux qui penseraient que j'ai quelque chose contre Apple, je précise qu'à cette époque j'ai été ce qu'on appelait au Club un *applemaniaque*. Que voulez-vous, il fallait bien que jeunesse se passe!... Je dois reconnaître qu'Apple a toujours eu le sens de la fête. Le nom même de certains programmes ou de certains matériels était particulièrement évocateur : *Le chat mauve* (carte graphique couleur), sans oublier *Jane*, le premier intégré « wysiwyg » pour Apple II. Le « bestiaire » n'était pas en reste : la souris, la tortue (langage Logo), etc. Non, pour tous les vrais *applemaniaques*, le Macintosh fut une trahison, il annonçait la fin de la liberté : plus question de bidouiller, d'échanger des cartes, de faire évoluer son *Apple two* selon ses besoins, etc. Alors on se tourna vers l'IBM-PC, malgré son caractère peu attrayant : à l'époque, peu de logiciels disponibles..., mais on savait qu'IBM n'allait pas en rester là et que le PC deviendrait un standard.

4. Pour faciliter la lecture de la disquette et pour éviter que ça crisse..., il nous expliqua que chez lui il lui arrivait de l'enduire d'un corps gras.

rant et leur permit par la suite de supporter bien des réflexions ou des comportements de la part de leurs supérieurs hiérarchiques.

Une autre fois, alors que je devais former des débutants à l'utilisation d'un logiciel de composition et de mise en pages, on m'a reproché de faire de la théorie pour expliquer certaines fonctions du programme¹. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ce sont ceux qui demandent à être formés qui vous disent comment vous devez les instruire. On se demande vraiment à quoi on sert.

Car hélas! c'est très rarement que des demandes comme celle-ci nous sont faites : pour composer et mettre en pages ses revues, la responsable d'une petite maison d'édition cherchait un formateur capable de lui apprendre comment, avec *Ventura Publisher*, garder le registre tout en ayant un texte « justifié » verticalement. Des organismes de formation qu'elle avait contactés, aucun n'était capable de satisfaire sa demande. Déjà, pour certains, encore eut-il fallu qu'ils sachent ce qu'était le registre. Pour ceux qui en avaient une vague idée, ils étaient dans l'incapacité de lui apprendre à concilier registre et justification verticale. Aujourd'hui, même chez les soi-disant professionnels, la situation n'a guère évolué². Par la suite, j'enseignerai cette notion, et bien d'autres encore, à tous les formateurs employés par cet organisme.

Je mentionne cet épisode car, en fin de compte, quel est le véritable problème? Que des gens enseignent sans savoir, ce qui ne dérange personne. Pire, lorsque quelqu'un fait correctement son travail, on le critique ou on lui fait un procès d'intention.

Pour détendre, quelques histoires sur la formation, la maintenance, etc.

La première date du début des années quatre-vingt. La scène se passa lors d'une assemblée qui réunissait les membres du Club Apple II³. Un ingénieur en informatique s'appêtait à nous faire la démonstration de son dernier bébé lorsqu'un participant l'interpella : « Ça fait longtemps que vous faites de l'informatique? Où avez-vous appris à vous servir d'une disquette! » (< ???!! >) Bref, l'ingénieur lui tend une disquette vierge. Notre surdoué la prend, retire la pochette en papier, sort son « cutter », découpe proprement le pourtour de la disquette, en sort le disque magnétique, ouvre le lecteur, essaie tant bien que mal d'y introduire le support... puis commente : « Côté emballage, il n'y a rien à dire, mais c'est d'un pratique⁴... » (*Fou rire général*.)

La même chose arriva en 1992 à un confrère. Alors que je lui rendais visite, je l'ai trouvé hilare : « Qu'est-ce qui t'arrive? » — « Tu ne devineras jamais. Une stagiaire vient de me téléphoner pour me dire qu'elle n'arrivait plus à lancer son programme. (*J'abrège*.) Bref, je lui ai demandé d'introduire la disquette (5 ¼ pouces) dans le lecteur, puis plus rien. Silence radio pendant plusieurs minutes. Je peux te dire que c'est long, que tu commences à te faire du souci... Le contact rétablit, elle me dit : « Ce n'est vraiment pas commode votre truc. C'est mou. »

Un technicien de maintenance Mac à son client : « Bien, maintenant vous fermez la fenêtre... » (*Bruits de fauteuil. Vlan! De nouveau, bruits de fauteuil.*) — « Voilà, c'est fait. »

D'un autre de ses confrères : « Monsieur, mon Mac est dans l'aquarium... » (*Le technicien, quand même un peu inquiet*): « Vous pouvez

1. Je salue au passage Emmanuel Alexandre, alors rédacteur en chef, d'avoir osé publier ces organigrammes, car ce n'est pas ce genre de pages qui fait l'attrait d'une revue, et donc, qui fait vendre. Mes organigrammes ont d'ailleurs plu à la société Corel puisque depuis elle en reproduit de semblables dans ses manuels.

2. Ah! la pub...

3. Je précise, en France, car je n'ai pas d'informations précises ou fiables sur ce qui s'est passé dans les autres pays.

4. Comme le dit la sagesse populaire : « Il faut du fumier pour faire des roses. »

5. À la question d'un journaliste qui lui demandait d'évoquer son époque, Jeanne Calment répondit avec bon sens : « Mais, jeune homme, je suis de la même époque que vous. »

En annexe, j'avais reproduit l'organigramme des menus et fonctions des produits testés. Là encore, une grande première¹. Ces organigrammes présentaient un grand intérêt, notamment pour les décisionnaires qui pouvaient ainsi se faire rapidement une idée des possibilités d'un logiciel, de ce qui lui manquait, etc.

Tout d'abord considéré par la rédaction du journal comme un article « qui allait faire du bruit »... , quarante-huit heures après sa parution mon article devint subitement sujet d'opprobre². Alors que j'entretenais avec l'attachée de presse de *Corel Draw* les meilleurs rapports qui soient, elle me téléphona : « Jean, qu'est-ce qu'on t'a fait? Qu'est-ce qui t'a pris? Pourquoi tu nous fais cela?, etc. » J'aurai droit au même discours des années durant, chaque fois que je la rencontrerai. Comme quoi, toute vérité n'est pas bonne à dire... sans compter qu'il est dangereux de bien faire son travail.

Cet article me valut quand même des compliments, notamment de la part des grands comptes et, bien entendu, de la société Micrografx.

Il n'y avait ni insultes, ni « effets miroir », ni jugements de valeur... Les choses étaient froidement exprimées, sans passion, sans aucun parti pris. Et pourtant, que d'inimitiés... cet article me valut. Mais laissons là ma « carrière » de pigiste.

Voilà, très résumée, mon expérience professionnelle de la PAO. C'est pourquoi, lorsque j'entends le discours des uns et des autres sur cette période, j'ai vraiment l'impression d'avoir rêvé ou vécu dans un autre monde. Certes, le micro-ordinateur n'apporta pas d'emblée que de bonnes solutions ou des réponses aux problèmes qui se posaient alors, mais n'est-ce pas le propre de la plupart des inventions? Gutenberg ne fut pas davantage épargné par ses contemporains que ceux qui mirent au point les nouvelles technologies. Les dinosaures, les « queues de flash », etc., sont de toutes les époques. Voilà près d'un siècle qu'en France³ les professionnels du Livre sont régulièrement dépassés par l'évolution technologique. Une nouvelle fois, je vais choquer, irriter certains, mais il faut bien reconnaître que les Higonnet et Moyroud, les Bézier, etc., ont fait infiniment plus pour la « chose imprimée » que tous les Peignot, les Vox et compagnie réunis.

Face à la science, à la technologie..., il y a toujours eu deux attitudes type :

- celle des visionnaires (toujours en minorité), de ceux qui, à l'instar du scarabée bousier – symbole de vie chez les anciens Égyptiens –, font des « scories »... leur nourriture⁴ ;
- celle de la masse des éternels vaincus, de tous ceux qui baissent les bras avant même d'entreprendre, de tous ceux qui ont la fâcheuse habitude de vous dire : « De mon temps!...⁵ ».

Je l'ai souvent souligné, les personnes qui échouent ont toujours besoin de se trouver un bouc émissaire. Prenons l'exemple de la dactylographie, responsable pour certains du déclin de la typographie. De tels propos sont totalement étrangers à Emil Ruder, par exemple : « Les relations internationales constantes exigent une écriture commune dans laquelle les langues les plus courantes puissent s'exprimer sans souci d'esthétisme. Les caractères <Méri-dien> d'Adrian Frutiger sont conçus pour s'adapter avec bonheur à n'importe quelle

1. Emil RUDER, *Typographie. Un Manuel de Création*, Arthur Niggli Ltd., CH-9052 Niederteufen, p. 44-45.

2. Nina CATACH, *La ponctuation*, coll. « que sais-je? », P.U.F., Paris, première édition : 1994; deuxième édition corrigée : janvier 1996, p. 75.

3. Voir première partie, p. 26-27.

4. Les exemples ont été simulés sur micro-ordinateur, mais j'indique la façon de les réaliser avec une machine à écrire.

5. Sur ce type de machine, il existe une touche permettant de faire reculer le chariot d'un demi-espacement, ce qui permet de centrer parfaitement les lignes d'un titre par exemple. Ici, le deuxième trait d'union a été tapé après avoir fait reculer le chariot de la valeur de ce demi-espacement.

6. Le livre de James Février est considéré par les spécialistes les plus exigeants comme l'« ouvrage classique sur la question », lit-on p. 4 de couverture. Il en est d'ailleurs à sa quatrième édition. Ce livre a été entièrement dactylographié par l'auteur et a toujours été reproduit tel quel par l'éditeur. Dans sa réédition de 1995, ce dernier avertit en page de copyright : « Étant donné la conception du volume, due à l'auteur lui-même, les lecteurs comprendront qu'il n'était pas possible de le recomposer pour la présente édition. » En dehors du fait que les Éditions Payot prennent vraiment les gens pour des imbéciles – car enfin comment font les autres éditeurs qui ont à traiter le même type d'ouvrages – cette maison d'édition ne saurait mieux afficher son mépris pour l'auteur et ses nombreux lecteurs, qui sont aussi ses clients. Car elle vend ce livre 145 F quand même!

7. Il est bien évident qu'avec cette technologie les lettres-transfert prennent toute leur importance.

langue. Les capitales sont plus basses que les lettres longues du haut et l'obstacle que présentent les multiples capitales de la langue allemande est surmonté. ¶ L'« Univers » d'Adrian Frutiger s'harmonise avec toutes les langues. Ses majuscules étant plus courtes que les minuscules longues du haut, elles s'incorporent bien au texte, même lorsqu'elles sont en grand nombre. ¶ *Les caractères de la machine à écrire possèdent la vertu de s'adapter également à toutes les langues. Ce fut la première écriture internationale [c'est moi qui souligne]¹.* »

Combien affirment sans savoir, ou encore sans connaître pleinement le sujet : « Le tiret peut s'employer seul ou comme signe double. D'un point de vue formel, il diffère fondamentalement du trait d'union, avec lequel on le confond trop souvent. Il est plus allongé, comme on peut le voir au début des dialogues². » Nina Catach précise en note : « Paradoxalement, et contrairement au trait d'union, *il est impossible à générer à partir des claviers [c'est moi qui souligne]*, ce qui explique sa rareté. »

Je me suis déjà exprimé sur les tirets, le trait d'union, etc.³, mais je crois utile d'y revenir. En premier lieu, à quels claviers N. C. fait-elle allusion? Car sur certains matériels de photocomposition, les tirets sont directement accessibles à partir du clavier. Sur les micro-ordinateurs, ces mêmes caractères sont généralement obtenus par une combinaison de touches, tout dépend du logiciel utilisé (parfois également des polices de caractères). Et même lorsque rien n'a été prévu – cas des machines à écrire mécaniques à barres type « Japy » – un dactylographe ingénieux peut très bien les simuler, car c'est incroyable tout ce que l'on peut faire avec une simple machine à écrire, ce que je démontre ici⁴ :

- trait d'union ;
- — double trait d'union ;
- simulation du tiret demi-cadratin à l'aide de deux traits d'union⁵ ;
- simulation du tiret cadratin à l'aide de trois traits d'union.

La même chose peut être obtenue avec le souligné. Le tiret est plus fin, mais cela oblige le dactylographe à utiliser le bouton de commande manuelle du cylindre (souvent, d'ailleurs, après avoir mis ce dernier en « roue libre » pour le positionner correctement, comme simulé ici).

- souligné ;
- simulation du tiret demi-cadratin à l'aide de deux soulignés⁵ ;
- simulation du tiret cadratin à l'aide de deux soulignés.

De même, il est possible de fabriquer toutes sortes de vignettes, de filets, etc. (vous en trouverez de nombreux exemples dans le livre de James Février, *Histoire de l'écriture*, publié chez Payot⁶) :

—○○○— ou —○○○—
* * * ou * * *

ou encore des caractères pour les titres, etc.⁷ :

∕∕ ou ∕∕ ou ∕∕